

Nuit est le nom que nous donnons à l'ombre  
de la Terre.

DAVID ABRAM

Toutes les nuances des ténèbres, au-delà de la  
couleur noire, occupaient l'espace.  
La nuit a continué, se répétant.

ETEL ADNAN



## Cestes

Entrer dans la nuit sans jouer à l'explorateur. Sans installer son campement. Et si matériel il y a, il faudra le garder sur soi. Ne rien aménager du tout. S'arranger de ce qui est là. Un petit tas de feuilles, un arbre, un rocher. Avoir à l'esprit de se faire tout petit. À l'intérieur de soi chasser ce qui encombre. Liquider le maximum d'images. Débarrasser au moins un petit coin. Tenter de sonner creux. Il faut du vide pour que s'aimante la nuit. Et même en sachant s'effacer, même en la laissant approcher, la nuit ne nous sera pas donnée. Car la nuit n'est pas à obtenir. C'est un pays qui gagne à rester largement étranger. Un pays qui protège son altérité. Entrer dans la nuit à la mesure de sa capacité à n'en rien déranger. Et si l'on croit apercevoir son épaisseur, c'est un vertige. Et si l'on ressent ce vertige, c'est son irréductible étrangeté.

*Septembre* — 08.09. Finistère. Le cri de la chouette est une invite à passer de l'autre côté. À m'asseoir au-dehors pour regarder, depuis le jardin, le salon éclairé filtrant entre les stores. Comme si, par ce simple changement de place, j'étais un peu devenue l'autre, le quadrupède, l'animal flairant dans l'obscurité. Sauf

que moi, petit être diurne, je laisse me yeux s'abîmer dans le sombre. J'attends que se dessine l'espace dans le silence vibrant de la nuit. Qui-vive? L'appel irrégulier du mâle hulotte se déplace d'arbre en arbre. Un passage de véhicule résonne puis se dilate au lointain. Entre chaque bruit c'est un silence rempli d'infimes grésillements, de vibrations. Une chambre d'échos. Comme si la nuit était chargée de bruits anciens et dégradés, des débris du monde diurne, de vagues souvenirs des vacarmes humains. Un presque silence pour d'autres modes de présence. Dans le noir, ce que je ne vois pas ne cesse pas moins de se tenir là. C'est comme de remplir une pièce d'êtres vivants puis de fermer les yeux. De fermer les yeux et d'éprouver la sensation des corps palpitants près de soi, leurs exhalaisons, leurs soupirs. Chaque arbre debout tout entier préoccupé d'être. C'est une nuit d'ouest, me dis-je. Une nuit luisante et comme satinée, vernissée par le miroir de l'océan. Une voiture se rapproche en freinant. Ses phares balayent un angle du jardin puis s'éteignent.

12.09. Tenir un journal de la nuit. Le dérouler comme une trame noire reliant, mois après mois, les territoires géographiques de mon enquête. Un chemin de bout en bout non éclairé. Une traversée nocturne qui commence ici, m'enveloppe dans sa matière poreuse, son espace de palpations. La nuit me touche, m'atteint, se fait tout de suite vertigineusement proche. Au point que ce qui semble encore à distance est comme en attente de surgir. J'hésite à avancer. J'apprends à

chaque pas à l'approcher. Je suis née à l'équinoxe d'automne. Au moment où le soleil, au zénith de l'équateur, se lève presque exactement à l'est et se couche presque exactement à l'ouest, divisant en parties presque égales le jour et la nuit. Un point d'équilibre avant de basculer dans les mois sombres.

18.09. Nuit agrandie d'un très petit éclat. Dans une fissure enherbée j'aperçois une lueur verte luisante. *Lampyris noctiluca* arrivée jusqu'ici dans l'espoir d'attirer un mâle volant pour se reproduire avant de se laisser mourir. Lampyre, si modeste soit-elle, sauve ce soir, par sa présence de très petite lanterne, par sa vie minuscule, le jardin tout entier. Il y a quelque temps je l'aurais prise dans ma main pour l'admirer de près. C'est un geste pour le moins intrusif, un geste d'humaine qu'à présent je retiens.

*Des réveils dans le noir* — Reprendre l'idée de nuit à ses débuts. Quand elle n'était qu'une intuition. En commençant par la peur du noir, ou plutôt d'un enfermement dans le noir. Ma claustrophobie n'est pas exactement la peur du noir mais celle d'un enfermement dans un espace dont je ne pourrais sortir. Un lieu étroit ou resserré. Le fond sans images de la caverne. Un lieu qui, dénué de toute direction, enferme par son obscurité même. Un espace sans repères, qui pourrait aussi bien être infini, n'avoir ni dimension ni extériorité. Éprouver cette claustrophobie dans le noir, c'est faire l'expérience inouïe d'être nulle part, comme perdue pour le monde.

Certaines nuits, il m'arrive de me réveiller en sursaut, le cœur battant, comme si j'étais retenue à l'intérieur d'une matière impalpable et sans forme. Je ne sais si le corps se souvient d'un événement ancien, s'il rejoue une angoisse première, une sensation d'abîme, une perte. Ce sursaut s'apaise après la palpation d'un mur, la découverte d'une fenêtre ou d'un interrupteur. Il s'efface dès que réapparaît la distinction entre l'intérieur et l'extérieur, la possibilité d'une sortie, la reconnaissance d'un lieu où être. Et lorsqu'en mes déplacements je dors dans des chambres inhabituelles, je m'attache à fixer ces lieux dans mon esprit avant de me livrer à l'oubli du sommeil. Je sais cependant qu'une part de moi continue de veiller comme un petit animal intuitif à l'affût de tout risque d'enfermement.

21.09. Nuit sans s'éloigner. Le bruit de la mer ce soir ne vient pas de l'ouest mais du sud. C'est une sorte d'égarement, cette mer d'ailleurs dans mes oreilles, ce vent chaud qui excite les insectes. Traversant la cour on dirait que je pousse le curseur d'un volume sonore. Les stridulations sont maximales à l'entrée du verger, dans les herbes, dans les branches. Elles m'arrêtent à la porte de la nuit. Devant l'obscurité si densément peuplée. Très près de la maison — si loin. Sous les pommiers mon pied nu écrase un fruit tombé de l'arbre et à demi pourri et tout de suite des images d'animaux visqueux me sautent à l'esprit, remplissent le noir d'une jungle imaginaire. Il faudra apprendre à calmer les images. Sans la vue, il faudra apprivoiser les sensations tactiles.

27.09. Appels aveugles dans la nuit grise. J'arpente le jardin à la frontale, cherchant la grande chatte dans l'obscurité, espérant la voir arriver depuis les pourtours ensauvagés. C'est une nuit douce, un peu tiède au toucher. Mais le faisceau de ma lampe révèle un brouillard. Je marche dans un nuage de particules qui fluent en diagonale, transformant le jardin en fond marin, turbide, brouillé de sédiments. Les longues tiges de l'été ressemblent à des laminaires. Les branches des pommiers ont des silhouettes de coraux dans la brume. Le cri du mâle hulotte me redépose sur terre. Puis viennent à ma rencontre les yeux réfléchissants de la grande, son corps sombre et l'extrémité blanche de sa queue, sorte de lanterne portative qu'elle ignore et qui probablement, quand elle chasse, lui joue des tours.

*Myopie* — Il y a des artistes myopes et des artistes presbytes. J'ai clairement fondé mon rapport au monde sur le grain de l'étoffe et prends mon parti d'une défaillance du regard qui continue de s'accentuer. Cette myopie, revendiquée comme une modalité de la rencontre, m'ouvre dès lors à un contact sensible. L'écriture devient rapprochement des choses du monde, une façon de sonder des rapports, des profondeurs, des participations. J'avance par tâtonnements, quitte à me retrouver perdue dans un espace de sensations. Me retrouver perdue — bel oxymore pour ce genre de promenade. Je cherche des repères en me déplaçant. Choisis le rapprochement.

Préfère à trop de netteté ce trouble, cet égarement, l'espace mouvant des conjectures.

Défaillance d'un regard considéré comme le sens souverain, celui de la raison. Sans lunettes, voir s'effriter le monde diurne. J'en appelle au toucher et à tout le reste. Les choses enveloppées d'une lumière dévorante n'y résistent pas. Deviennent des taches nuageuses qui grossissent ou s'amenuisent, peinent à se distinguer. L'une tient l'autre. Il n'y a plus ni proximité ni distance. Le monde est un tableau dans lequel j'entre. Le modèle n'était pas si solide.

29.09. Crépuscule. Le cri des chouettes ce soir est démultiplié. Nous approchons par curiosité du petit bois mais la raison de ce prélude nous reste mystérieuse. Émancipation des jeunes adultes? Début précoce d'une parade nuptiale? Nous allongeons le tour par l'allée de cyprès, par le chemin empierré, en bordure des champs. Au-dessus des maïs, soudain, un long trait de lumière enflamme l'horizon. Un météoroïde entre dans l'atmosphère. Que savons-nous de ceci et de cela? Je crois que tout nous échappe. Tout nous échappe mais pour peu qu'on soit là, recueillons ce qui a lieu.

*Geste de nuit* — J'ai cherché parmi les photographes, celles et ceux qui sauraient me parler d'un geste de nuit, de ce que c'est que photographier dans l'obscurité. S'enfoncer dans le noir avec ses appareils. Oublier l'horizon et ses repères. Recomposer

le paysage autour d'îlots, de traces, d'infimes clartés. En un lieu choisi, faire l'expérience de la durée. Mesurer la lumière. Y ajouter du temps. Chercher des moments intermédiaires, des passages, des ombres, des glissements. Poser ça et là des balises dans la nuit, cette autre géographie. Jusqu'à ne plus dissocier le geste du paysage, l'appareil, le motif, l'attente de l'action, le voir et le vu.

Ils et elles disent, la nuit change tout. Aucun photographe ne peut faire de repérages de jour pour des photos qu'il veut faire de nuit. Il sera forcé d'y entrer, de tout réinventer. La photographie deviendra un affût, une lente construction, un dépôt. Le prélèvement d'une durée. Une addition de couches sensibles à travers lesquelles chercher quelque chose du visible. Comme une lueur remontée en surface, un éclat piégé dans la profondeur d'une laque.

De la laque comme de la photographie, je sais le travail de la main, celui du regard. Je sais également l'exposition, la composition, la retouche. Les affaires de chimie et de manipulation. Je sais que l'image ne se confond pas avec le moment vécu, qu'elle n'est pas la capture du réel. Car il n'y a pas de réel. Il n'y a que des regards. Il n'y a donc pas de capture possible, mais des captations peut-être. Des approches, des gestes, des attentes, des processus. Des manières d'entrer en contact avec son désir. De se mettre en relation avec la matière-nuit.

*Octobre* — 04.10. Nuit humide et perlante. Assise sur le petit banc de pierre contre le mur de la maison, j'entends les crissements doux des escargots qui glissent contre l'enduit chaux-sable. Plus loin, une large

auréole de lumière s'étale sur le mur de la grange, flottante, issue de je ne sais quelle réverbération.

13.10. Nuit vibrante d'étoiles. Le ciel est dégagé, maritime. La petite fumée de la voie lactée s'étale presque d'un bord à l'autre du jardin. C'est ce moment, après le crépuscule — au début de la nuit complète mais avant que la lune commence à éclaircir le ciel — qui donne le mieux accès au spectacle ordinaire. Il fait encore doux. Je m'adosse sur une chaise longue pour accommoder mes yeux à l'espace vertigineux. Chercher ce qui bouge, file, se relie pour former des dessins d'enfants. Geste dérisoire s'il en est. Ignorant et béat. Geste sans empreinte dans l'immensité. Simplement s'alléger de l'omniprésence humaine. Y trouver du réconfort.

*En rêve, trois moments* — Tout commence par la construction d'une extension pour agrandir une petite maison. Un volume de parpaings s'érige lentement, très haut, devant mes yeux. Puis la partie supérieure commence à s'effondrer. L'entreprise de construction est en train de la démolir. J'ai envie de crier mais aucun son ne sort de ma bouche. Je pleure abondamment. Plus tard, assis dans cette petite maison, nous regardons par la fenêtre la vue sur le port que le bâtiment neuf aurait occultée. Son absence laisse un vide qui est un espace à contempler. Je suis étonnée de ne pas m'en être rendue compte plus tôt et me sens très rassurée, finalement, du tour pris par les choses. Après coup il m'apparaît dans le rêve un jeu de différences entre une forme passive — qui serait voir : assister, comme

devant une scène, les yeux grands ouverts — et une forme active, engageante et nouante, qui est l'action de regarder.

15.10. Nuit au jardin. Sur la route passent encore quelques véhicules dont une énorme machine agricole. Travail pour les uns. Retour tardif pour les autres. Mais chaque bruit diffracté est repris puis avalé par la nuit impavide. Il reste un calme. Moment hypnotique où les étoiles vibrent très bas à l'horizon. La grande ourse suspendue au-dessus de la lande. Le voile transparent de la voie lactée, arqué comme s'il flottait au vent. Je me tords le cou pour regarder très haut. Tourne sur moi-même. Constate que maisons, arbres, buissons et mon corps s'appartiennent dans l'obscurité, qu'ils sont physiquement terriens tandis que le ciel est d'un tout autre ordre. Le ciel — cavité, globe, cristallin, lumière — dialogue avec mes yeux que j'accorde, tentant par ces petites ouvertures d'avancer vers l'inaccessible.

*Les yeux fermés* — Il y a quelques années, j'ai imaginé une performance qui consistait à marcher dans une forêt les yeux fermés. Je m'intéressais alors au geste de la marche. Pour l'éprouver je choisis l'espace accidenté de la forêt. M'entraînant à marcher en ralentissant infiniment le pas pour ne pas trébucher, ni me heurter aux branches, à ralentir ma respiration pour tenir ce pas suspendu en équilibre. À ralentir le moindre geste tandis que mes mains prenaient le relais de l'anticipation

que la vue habituellement permet. C'est une marche très près du corps, faite d'approches subtiles et de rencontres brutales. Palper. Heurter. Sentir l'ombre froide des troncs s'interposer devant la lumière avant la rencontre avec leurs écorces lisses ou rugueuses. Dans cette absence de vue les mains ouvrent le chemin. Elles cherchent à prévenir tout obstacle, pianotent à la recherche d'indices, de sensations. Organes sensoriels pour cheminement tactile, les mains palpent le vide et le vide est grand. Dans l'obscurité l'espace est immense.

Lent rebond d'un pas vers l'autre. On ne sait plus rien qui tienne le coup, qui vaille, pour cette expérience-là, d'animal aveugle dans l'espace hachuré. Ce qui est attentif n'est plus l'œil. L'œil n'est plus. Regard retourné comme un gant. Je marche dans un espace qui n'est pas moins à l'intérieur de moi — mais dehors. Je marche dans les craquements des branches, dans l'intervalle des troncs, dans les rais de lumière entre les arbres qui font barreaux, passages. Je m'enfonce dans l'épaisseur du sol, dans l'enlacement des ronces qui ralentissent la progression. Nulle direction ne tend l'air. Partout est ailleurs et au-dedans. Poussant devant moi la forêt entière, je démêle une pensée laissée sur place. Rien ne s'éclaire que ce qui prend forme sous les doigts. Morceau d'espace. Corps avec pieds. Peau aux aguets.

J'ai fait de cette performance une vidéo. Un soir, en visionnant les rushs du tournage, nous aperçûmes trois chevreuils à l'arrière-plan. Ils passaient, broutant, levant le museau, sans précipitation. Comme si, dans l'absence de vue, quelque chose s'était libéré pour qu'ils puissent, eux, tranquillement apparaître.